

Médecine **NEWSLETTER**



Sommaire

Accélérer le changement pour inventer le futur

.....
The Confabulating Mind,
par Armin Schneider

.....
La grippe est de retour

Accélérer le changement pour inventer le futur

Passer de la recherche à l'innovation appliquée? Beaucoup de scientifiques y songent, sans parfois savoir par où commencer. Pour les accompagner dans cette démarche et les aider à naviguer entre les mondes de la recherche, de l'innovation et de l'industrie, la Faculté de médecine propose dès aujourd'hui un «accélérateur translationnel». Accueilli très favorablement par le Collège des professeurs, ce nouveau dispositif a pour objectif de traduire les recherches en innovations. Aux commandes, Benoît Dubuis, directeur du Campus Biotech, fondateur de l'incubateur Ecllosion et figure incontournable de la Health Valley lémanique. Entretien croisé avec le professeur Henri Bounameaux, doyen de la Faculté de médecine.

Pourquoi un tel projet, maintenant?

Henri Bounameaux: Au vu de la quantité de connaissances générées au sein de la Faculté de médecine, les retombées économiques et industrielles sont relativement peu nombreuses. Ce constat, fait tant par le Décanat que par les membres de l'*Advisory Board* de la Faculté, s'explique probablement par le manque de connaissances des chercheurs sur la valorisation de la recherche médicale. Ce n'est pas leur métier, et ce n'est pas non plus leur intérêt premier.

Si, dans notre région, des outils de valorisation scientifique existent déjà - concernant par exemple la protection de la propriété intellectuelle, ou le développement d'entreprises - il manquait jusqu'ici une dernière étape, un lien, au sein-même de la Faculté, entre la recherche académique et le monde industriel. Le projet d'accélérateur translationnel a précisément pour objectif de combler ce vide dans la chaîne de l'innovation. Plus largement, il entre dans la politique générale de l'Université sur l'innovation, dans le plan stratégique de la Faculté ainsi que dans son axe de promotion de la recherche translationnelle, et s'inscrit même dans un climat politique genevois et lémanique très porteur. Il permettra ainsi d'accélérer les démarches et de les orienter dans la bonne direction en fonction des découvertes - toutes, en effet, ne demandent pas la même valorisation. Et comme tout projet a besoin d'un catalyseur, nous avons



naturellement pensé à impliquer l'un des principaux acteurs du domaine, Benoît Dubuis.

Benoît Dubuis: Nous sommes dans un monde qui change, et qui dit monde qui change, dit monde d'opportunités. Ce projet, avant tout collaboratif, s'articule autour de trois concepts essentiels: tout d'abord, l'intelligence collective, ou plus précisément un réseau, que nous allons apporter à la Faculté et à chacune des personnes qui y travaille. Notre réseau s'est construit au fil des années et représente une richesse importante. Constitué de représentants des secteurs académique, clinique, industriel et entrepreneurial, il peut ainsi offrir une diversité d'expériences et de compétences inégalée.

Vient ensuite le cadre et les outils pour réussir. Dans l'esprit de beaucoup de personnes, la valorisation des découvertes scientifiques équivaut à la création d'une entreprise. Il s'agit certes de l'un des moyens de valorisation, mais certainement pas le seul. D'autres formes sont possibles, comme un rapprochement avec des industries sous forme de licences directes. Autre exemple: une innovation n'est pas toujours suffisante pour donner une assise suffisamment solide à une start-up pour survivre. Par contre, regrouper différentes innovations sous une seule bannière peut s'avérer beaucoup plus

efficace. Notre tâche sera précisément de déterminer l'adéquation la plus pertinente entre les découvertes à valoriser et les moyens à mettre en œuvre pour optimiser le succès de ces innovations. Tout cela nécessite une boîte à outils spécifique, qui sera mise à la disposition de chacun des projets de manière personnalisée.

Et, troisième élément essentiel: contribuer à ancrer une culture de l'entrepreneuriat en renforçant le leadership. Nous avons tout pour bien faire, en Suisse, mais peut-être parfois manque-t-il l'ambition nécessaire à toute réussite.

N'y a-t-il pas un risque de conflit pour les chercheurs entre la publication de leurs résultats dans une revue prestigieuse, ce qui constitue un indicateur chiffré important dans une carrière académique, et, par exemple, le dépôt d'un brevet?

BD: Nous avons trop souvent opposé publication et brevet. Effectivement, une invention rendue publique n'est plus brevetable. Il est pourtant tout à fait possible de concilier valorisation et recherche. L'accélérateur sera au côté des chercheurs pour définir avec chacun une stratégie de protection qui s'inscrit dans un plan de valorisation. Très souvent, les champs d'applications vont bien au-delà des domaines dans lesquels les innovations ont été développées. Il est

donc vital de pouvoir s'appuyer sur un réseau de personnes capables d'assister les chercheurs et de les éclairer sur ce qui peut être valorisé et sous quelle forme. Il s'agit avant tout d'une question d'organisation et de bonnes connexions.

HB: L'un de mes mentors, Désiré Collen, premier prix Jeantet en 1986, a pris un jour un Concorde à Paris pour déposer un brevet à New York. Il ne voulait ni retarder l'envoi de son article à une revue prestigieuse, ni passer à côté d'un dépôt de brevet. Ce jour-là, il m'a prouvé qu'on pouvait être un très grand scientifique et avoir l'esprit entrepreneurial!

Quelle forme prendra cet accélérateur?

HB: Le cœur de cet accélérateur prendra la forme d'une petite structure au 5^e étage du CMU, qui s'appuiera sur l'immense réseau déjà existant, en particulier celui constitué par la Fondation Inartis. Deux postes seront ainsi financés – l'un par la Faculté, l'autre par Inartis. Deux personnes, pour ainsi dire des «entrepreneurs en résidence», auront ensuite la tâche d'évaluer, avec les groupes de recherche qui le désirent, les possibilités de valorisation. Il s'agira aussi de soutenir et développer chez les chercheurs un esprit entrepreneurial, dans une optique d'applications médicales.

BD: Notre rôle sera à la fois d'insuffler une dynamique, de partager des expertises, tout en restant très concrets, et concentrés sur des projets. En effet, quand on dépose un brevet, il faut avoir une idée assez précise, dès le départ, de ce qu'on pourra en faire. Ce n'est aujourd'hui pas toujours le cas. Nous voulons également accompagner les chercheurs et leur donner les outils non seulement pour mieux gérer leur propriété intellectuelle et leurs innovations, mais également pour leur permettre de concrétiser leurs ambitions. Ainsi, le fait d'impliquer la communauté des sciences de la vie avec tout ce qu'elle recèle en termes de compétences complémentaires sera un véritable atout. C'est toute la richesse de ce projet que l'on peut voir comme une prolongation de l'esprit qui a porté la création du Campus Biotech, qui regroupe sous un même toit recherche fondamentale, clinique et appliquée, entrepreneuriat, industrie et startups.

Le fait de s'ouvrir au monde industriel constitue-t-il un changement philosophique majeur pour le secteur académique public qui est le nôtre?

BD: Le chemin a déjà été tracé par quelques figures entrepreneuriales. Il s'agit de renforcer cette dynamique et

ainsi de faire preuve d'une certaine responsabilité envers la société qui, dans son ensemble, soutient massivement la recherche. En retour, elle attend des résultats avec de nouvelles solutions répondant aux problématiques actuelles... Il est important d'établir un lien de confiance entre ces mondes qui, au quotidien, ne se côtoient que rarement.

HB: En effet, certains chercheurs peuvent avoir peur de perdre leur indépendance. Si l'extension des connaissances est, sans aucun doute, l'une des missions de l'Université, elle n'en est pas la seule, surtout dans une faculté de médecine. Nous devons aussi enseigner et soigner, et je crois profondément que pour cela il faut savoir traduire nos découvertes en pratiques cliniques.

Il y a déjà, au sein de l'UNIGE, le bureau UNITEC...

BD: UNITEC joue un rôle essentiel en accompagnant le chercheur dans

Benoît Dubuis, 30 ans au service de l'innovation et de l'entrepreneuriat

Ingénieur chimiste de formation, Benoît Dubuis possède une expérience internationale de plus de 30 ans dans les sciences de la vie, tant dans l'industrie que dans le monde académique. Après un doctorat à l'EPFZ et une activité académique en Angleterre, il passe par l'industrie pharmaceutique puis rejoint l'EPFL où il fonde la Faculté des Sciences de la vie, et en est le premier doyen.

En 2004, il crée l'incubateur en sciences de la vie Ecllosion, puis fonde différentes sociétés. Il prend la tête de la Fondation Campus Biotech en 2013 et devient également le directeur du développement du Wyss Center. Membre de l'académie suisse des sciences techniques, président de BioAlps, l'association faîtière des Sciences de la vie de Suisse occidentale et de la Fondation Inartis, il trouve également le temps d'écrire plusieurs livres et de scénariser des bandes dessinées.

l'évaluation commerciale et la protection de ses résultats, ainsi que dans la structuration et la négociation de contrats de recherche industriels ou de licences. Ces contributions doivent s'inscrire dans un processus plus large de valorisation impliquant tous les acteurs, internes et externes à l'Université. Cette

nouvelle initiative se veut inclusive et participative, chacun amenant ses compétences et son réseau. Le but n'est pas de remplacer ce qui existe, mais d'élargir les horizons en intégrant toute la chaîne de valorisation et en fédérant les forces du réseau de compétences unique que constitue la Health Valley. Il s'agira aussi pour cette cellule de diffuser l'information auprès des chercheurs par des enseignements ciblés.

Certains domaines de recherche sont-ils plus concernés que d'autres ?

HB: Cela concernera autant la recherche fondamentale que clinique. Il existe déjà aux HUG un centre de l'innovation, dirigée par le vice-doyen Antoine Geissbuhler, qui participera à une réflexion commune, en synergie, tout en conservant sa spécificité.

BD: On oppose trop souvent la recherche fondamentale à la recherche appliquée. Il s'agit d'un cloisonnement qui en matière de valorisation n'a pas lieu d'être. Tout idée pouvant conduire à une innovation mérite qu'elle soit pleinement soutenue afin de la convertir en autant de nouvelles solutions, produits, services. Ce processus ne peut être efficacement



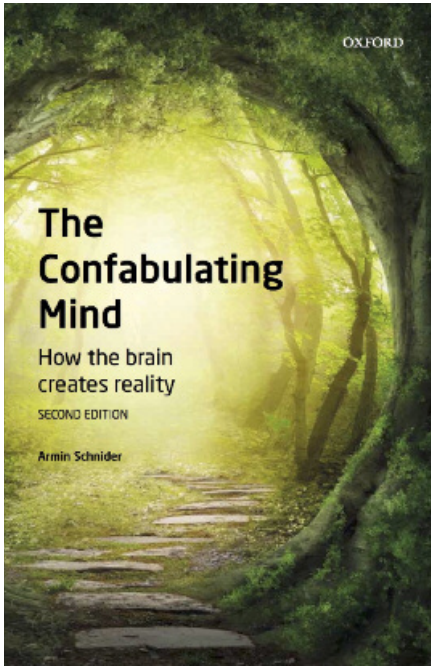
accompagné sans une volonté forte et je salue celle de la Faculté de médecine qui a porté ce projet, et celle d'un réseau large et diversifié dans ses approches, ses compétences et ses expertises. De cette variété émergeront des projets qui témoigneront de l'excellence de la recherche conduite par la Faculté!

Et, des idées, il y en a déjà beaucoup. Avant même que le projet ne soit lancé, j'ai déjà reçu des demandes, ce qui montre que l'intérêt est bien là.

Lancement de l'Accélérateur: 19 janvier, CMU Auditoire Reverdin. 10h-12h suivi d'un apéritif - réseautage

Contact:
accelerateur.medecine@unige.ch

www.unige.ch/medecine/accelerateur



A lire : The Confabulating Mind, par Armin Schneider

Qu'est-ce que la réalité? Comment notre cerveau fait-il pour la distinguer du fruit de notre imagination? Et que se passe-t-il quand le cerveau dysfonctionne? Depuis près de 20 ans, le professeur Armin Schneider se penche sur ces questions, à la fois comme médecin et comme chercheur en neurosciences. Son livre « The Confabulating Mind », dont la 2^e édition vient de paraître chez Oxford University Press, offre le récit étonnant de cas de confabulation. Dans cet ouvrage riche et très accessible, le professeur Schneider parle des patients qui ont marqué sa vie de médecin, expose les résultats de ses recherches et résume l'histoire étonnante cette discipline médicale. Au-delà de ces pathologies, heureusement rares, il aborde aussi un autre aspect des faux souvenirs, qui peut, un jour ou l'autre, tous nous concerner: la manipulation, volontaire ou non, de la mémoire. S'il n'est pas bien grave d'enjoliver ses souvenirs d'enfance, il l'est beaucoup plus devant un tribunal, lorsque d'un témoignage dépend la condamnation ou la libération d'un accusé.

Suite à un accident cérébral, certains patients se mettent à vivre et à agir dans une fausse réalité, souvent une sorte de reconstruction déformée de souvenir réels. Pour eux, la réalité semble s'estomper au profit d'une autre, comme s'ils avaient soudain glissé dans une dimension parallèle. Mme B., victime d'un AVC, était ainsi convaincue qu'elle était psychiatre dans le service où elle était hospitalisée. Elle avait bien été psychiatre, mais jamais dans cet hôpital, et avait pris sa retraite plus de 15 ans auparavant. Elle passait ses journées à chercher ses patients partout dans le service et à

planifier les détails d'une réception très chic qui se donnait, pensait-elle, le soir-même. Une réception qui s'était déroulée plus d'une décennie auparavant. Une autre patiente, juriste souffrant d'une inflammation du cerveau, se préparait jour et nuit pour un procès qui n'aura jamais lieu. Le point commun entre ces patients qui semblent soudain incapables de savoir si un souvenir se rapporte au passé ou au présent? La localisation de la lésion cérébrale, dans la région orbito-frontale, juste au-dessus des yeux.

Se souvenir du présent

«En utilisant l'électroencéphalographie à haute résolution chez des sujets sains, nous avons mesuré la rapidité de traitement des stimuli par le cerveau», explique Armin Schneider, professeur à la Faculté de médecine et médecin-chef du Service de neuroéducation des Hôpitaux universitaires de Genève. «Nos études démontrent que le processus de filtrage de la réalité se passe 200 à 300 millisecondes après l'évocation d'un souvenir ou d'une pensée. Par contre, la reconnaissance des stimuli ne se fait qu'après 400 à 600 millisecondes. En d'autres termes, le cerveau décide si une pensée se réfère au présent ou non avant même que l'on se rende compte du contenu de cette pensée. Et tout semble dépendre d'une région précise du cerveau, le cortex orbito-frontal, et de ses connexions. Cette région assure que nos pensées et nos actions restent en synchronie avec la réalité, même si nous flânonnons dans des fantaisies.»

En cas de dommage, les patients n'ont plus la capacité de trier le vrai du faux, le passé du présent. Ils n'ont donc aucun moyen de se rendre compte que leur réalité est fautive. «Nos récents travaux ont montré que pendant que les pensées subissent le filtrage de la réalité, le cerveau les encode. Ainsi, le cerveau stocke différemment les pensées qui se réfèrent au présent - la réalité - et celles qui ne s'y réfèrent pas - les imaginations et les fantaisies. Cette séquence nous

permet, ultérieurement, de distinguer le souvenir d'un vrai événement de celui imaginaire», indique Armin Schneider.

Un processus qui se construit avec le temps

Armin Schneider est convaincu que ce mécanisme est vital: «Sans un mécanisme qui nous permet de trier automatiquement les pensées selon leur rapport avec la réalité, la mémoire – la seule accumulation de souvenirs – serait inutile, voire dangereuse.» Qu'en est-il

du sens de la réalité des enfants? «Un enfant qui joue avec une corde en faisant comme s'il s'agissait d'un serpent sait qu'il ne s'agit pas vraiment d'un serpent, même s'il est très absorbé par son jeu.» Pour mieux comprendre le développement de ce mécanisme, Armin Schneider et ses collègues ont testé des enfants à différents âges, ainsi que des adultes. Il s'avère que

cette capacité à séparer réalité et imagination s'installe peu à peu, en parallèle de la capacité de la mémoire qui augmente jusqu'à l'âge adulte.

Mais quel mécanisme sous-tend ce filtre de la réalité? Les chercheurs genevois ont observé que, curieusement, les patients qui confondent la réalité ne remarquent pas que les événements qu'ils attendent ne se réalisent jamais, à l'exemple de la juriste qui continuait à croire qu'elle devait préparer sa plaidoirie au tribunal bien que personne ne confirmait cette idée et bien que les collègues qu'elle attendait ne soient jamais réellement présents. Cette observation est compatible avec d'anciennes études qui ont identifié des neurones dans la région orbito-frontale, qui ne s'activent que lorsqu'une récompense attendue ne se matérialise pas. Particulièrement présents dans la région cortico-frontale, on en trouve également dans des zones voisines du cerveau; peut-être est-ce donc ces réseaux cellulaires redondants qui s'activent lorsque les réseaux principaux sont endommagés. Cela expliquerait que seuls 5% des patients ayant souffert d'un dommage dans cette région –



accident vasculaire, traumatisme ou autre – développeront une confusion de la réalité avec des confabulations. Armin Schnider: «Presque tous nos patients souffrant de confabulation ont retrouvé le sens de la réalité, bien qu’une amnésie persiste souvent. Nous supposons que leur réseau de secours a fini par s’activer.»

Tous victimes de notre mémoire ?

Les faux souvenirs ne sont pas réservés aux personnes souffrant d’une atteinte cérébrale. La reconstruction des souvenirs, chez nous tous, peut induire des erreurs. Lorsque l’on nous interroge sur nos expériences, nous avons tendance, en cas de doute, à inconsciemment inventer des réponses. Notre cerveau va alors intégrer ces réponses dans notre mémoire comme un vrai souvenir. La mémoire peut ainsi être manipulée: la manière dont on pose une question va en effet orienter la réponse. En posant la question à un groupe de personnes ayant visionné le même film «How long was it?» on obtient des estimations plus longues de

30% que lorsque la question est: «How short was it?». Une différence non négligeable qui sera par la suite enregistrée dans la mémoire comme la vraie durée du film.

Être convaincu de la vérité d’un souvenir ne garantit donc pas son exactitude. «Je me souviens d’une personne qui était convaincue que c’était le matin du 11 septembre 2001 que nous avons appris, ici à Genève, la nouvelles des attentats aux Etats-Unis. Elle avait évidemment intégré dans sa mémoire les images de télévision qui montraient la ville de New York le matin, au moment des attentats, alors qu’en Europe nous étions déjà dans l’après-midi.» Lorsqu’un témoin peu sûr de ses observations reçoit une confirmation de sa réponse («oui, c’était lui, le cambrioleur.»), il deviendra par la suite particulièrement convaincu de la véracité de son souvenir. Dans le monde judiciaire, de telles manipulations et transformations des souvenirs sont particulièrement redoutées.

Comme souvent, les neurosciences posent plus de questions qu’elles n’y

répondent. En touchant à quelques cellules, modifie-t-on la conscience de soi et la perception de la réalité? Après leur rémission, certains des patients du prof. Schnider ont pu décrire les moments très inquiétants où ils avaient l’impression de basculer entre deux mondes. Si cette thématique a si souvent été au centre d’œuvres littéraires, c’est aussi parce que le risque de glisser hors de la réalité, ainsi que sa définition même, constitue une interrogation philosophique que beaucoup partagent. Serait-ce, comme l’écrivait l’auteur Philip K. Dick, que *“Votre réalité n’est pas la mienne. La vôtre n’est qu’une illusion que votre perception a figée?”*

Armin Schnider.
The Confabulating Mind.
How the Brain Creates Reality.
2nd edition. Oxford University
Press 2018 (en anglais)
ISBN: 9780198789680

La grippe est de retour, Grippenet.ch aussi

Une équipe de chercheurs conduite par l’Institut de santé globale (ISG) de notre Faculté et l’ETH Zurich a lancé en 2016 le projet grippenet.ch, fondé sur une surveillance participative de la grippe. Il fait partie d’une initiative européenne de surveillance de la grippe nommée Influenzanet, fondée sur la participation citoyenne volontaire. Les premiers résultats, tirés directement des données des patients et non plus par le filtre des praticiens, montrent que ce nouveau système pourrait s’avérer plus rapide et plus flexible que le système d’évaluation épidémiologique en place depuis 1986. Instrument supplémentaire pour l’alerte précoce et le suivi des épidémies, il permet également aux scientifiques de mieux comprendre le fonctionnement et la transmission du virus.

Chaque année, la grippe entraîne entre 112’000 et 275’000 consultations médicales en Suisse, avec une surmortalité observée chez les personnes âgées, et des surcoûts pour le système de soins estimé à 97 millions de francs, auxquels s’ajoutent les coûts liés à l’absentéisme qui avoisinent les 200 millions de francs.

Grippenet.ch a été adapté et lancé en Suisse par l’ISG, le laboratoire d’épidémiologie computationnelle (ISI, Turin),

les sciences sociales computationnelles (ETH, Zürich), le laboratoire d’épidémiologie digitale (EPFL, Lausanne) et le centre national de référence de l’influenza (HUG, Genève).

«Le principe est simple: tout volontaire peut s’inscrire gratuitement et anonymement sur le site de grippenet.ch, puis il lui est proposé de répondre à un court questionnaire qui lui est transmis chaque semaine pour savoir s’il a souffert de de symptômes qui pourraient s’apparenter à la grippe», détaille Aude Richard, médecin et coordinatrice grippenet à l’ISG. Pendant l’hiver 2016-2017, 342 personnes résidant en Suisse se sont prêtées à l’exercice.

Le site internet est aussi une plateforme éducative et informative. Les participants peuvent consulter une carte de la Suisse indiquant les niveaux de grippe déclarés dans les différents cantons. Ils peuvent également accéder à plus d’informations sur la grippe et les mesures préventives.

Grippenet.ch, un complément au système Sentinella

Un système d’évaluation épidémiologique de la grippe saisonnière, nommé Sentinella, existe déjà depuis 1986.

«Contrairement au réseau Sentinella, alimenté par des médecins praticiens, grippenet.ch obtient ses données directement de la population», explique Antoine Flahault, directeur de l’ISG. Il en résulte un système de surveillance qui pourrait s’avérer plus rapide et plus flexible que Sentinella, et qui permet aussi des comparaisons internationales directes de l’évolution des épidémies grâce à sa compatibilité avec d’autres pays européens. La comparaison des deux systèmes nous offre aussi des résultats importants pour la planification et la priorisation de la réponse de santé publique, en nous permettant par exemple d’estimer le pourcentage de personnes qui ne consultent pas de médecin en cas de symptômes grippaux», ajoute Antoine Flahault. Ce système précurseur pourrait être étendu à la surveillance d’autres maladies, y compris des maladies émergentes, de façon plus sensible que le système actuel, et permettrait une action également plus précoce pour les endiguer.

Pour participer au projet:
grippenet.ch

AGENDA

Tout l'agenda sur
www.unige.ch/medecine

19 janvier – 10h
CMU Auditoire Reverdin

Lancement de l'Accélérateur translationnel de la Faculté de médecine

23 janvier – 13h25
CMU Auditoire A. Renold

Symposium en l'honneur de la professeure Rohner-Jeanrenaud, Département de médecine interne des spécialités

24 au 26 janvier
Campus Biotech Auditorium H8

The 2nd Conference on the Neurobiology of Mental Health, organisé par le NCCR Synapsy

25 janvier – 18h45 – Uni Dufour U600

Conférence grand public de la Dre Ghislaine Dehaene-Lambertz pédiatre et directrice de recherche au CNRS, directrice de l'équipe Neuroimagerie du développement, INSERM

«A quoi pensent les bébés? Le cerveau des tout-petits»

30 janvier – 14h – CMU Bo4.222

1st Fundraising Workshop de la Faculté de médecine, à l'attention des jeunes chercheurs

8 février
CMU Auditoire Alex-F. Müller

Leçon inaugurale de la Prof. Klara Posfay Barbe, Département de pédiatrie

« Infection : dès que l'on cesse de se défendre, il faut prendre l'offensive. »

22 février – Uni Dufour

Leçon d'ouverture du semestre de printemps de l'UNIGE

Prof. Silke Grabherr, directrice du Centre universitaire romand de médecine légale

15 mars – 12h30 – CMU
Auditoire Franceschetti

Dans le cadre du cycle *Frontiers in Biomedicine*, conférence du Prof. Gerald Hart, Johns Hopkins University School of Medicine

16 mars – 12h – CMU CUMD

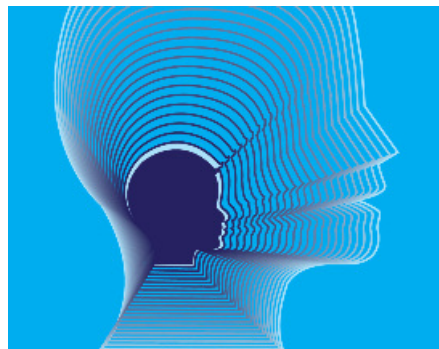
Inauguration officielle de la Clinique universitaire de médecine dentaire (CUMD), en présence des autorités, suivie d'une après-midi portes ouvertes

22 mars – 12h30
CMU Auditoire Franceschetti

Dans le cadre du cycle *Frontiers in Biomedicine*, conférence du Prof. Arnold Kriegstein, Stem Cell Research, UCSF School of Medicine

BRÈVES

«A quoi pensent les bébés? Le cerveau des tout-petits» Une conférence de la Dre Ghislaine Dehaene-Lambertz



« Ils dorment, ils pleurent, ils têtent »: voilà à quoi se résument souvent les journées de nos charmants bambins. Mais ils découvrent aussi, chaque jour un peu plus, le monde qui les entoure: leur langue maternelle, leurs parents et leur famille, les lois de la gravité, et bien d'autres choses encore. Bien loin d'être passifs, les bébés sont ainsi de fantastiques

machines à apprendre que les progrès de l'imagerie cérébrale nous permettent de mieux comprendre. Grâce à une organisation cérébrale complexe, ils savent anticiper, prédire et déduire comme de véritables petits chercheurs. Au cours de sa conférence, Ghislaine Dehaene-Lambertz fera découvrir les dernières découvertes sur le développement cognitif et cérébral de l'enfant, et exposera comment les dernières avancées scientifiques permettent d'entrevoir et comprendre la façon dont des facultés cognitives complexes, telles que le langage et la pensée symbolique, émergent dans l'espèce humaine. Conférence grand public dans le cadre du Symposium 2018 du NCCR Synapsy, organisée avec le soutien de la Fondation pour recherches médicales.

Comment financer ses recherches : un atelier de fundraising pour les jeunes chercheurs

Doctorants, post-docs, professeurs boursiers ou encore professeurs assistants, qui, au cours de sa carrière, n'a pas été confronté à la recherche de subsides pour financer ses projets ?

Les opportunités de recherche de fonds sont nombreuses et variées, mais il faut savoir comment s'y prendre pour les obtenir et professionnaliser ses démarches. Cet atelier abordera les mécanismes de financement de la recherche biomédicale aujourd'hui disponibles, particulièrement dans un contexte d'innovations fortes, qu'il s'agira de traduire en avancées cliniques. Un panel d'experts répondra aux questions les plus cruciales en la matière et apportera son expérience pour mieux identifier les sources de financement les plus prometteuses, démarcher de potentiels donateurs et gérer les relations avec



ceux-ci afin d'augmenter les chances de financement et de sécuriser les fonds pour les projets.

Mardi 30 janvier de 14h00 à 16h00
CMU Bo4.2222

Programme et inscriptions :
www.unige.ch/medecine/fundraising-workshop



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Janvier 2018

Edition préparée par René Aeberhard et Victoria.Monti@unige.ch
Crédit photo: HUG/UNIGE, Istock, Oxford University Press, Republic of Innovation
Impression: Repromail